DIXIÈME ANNÉE. — N° 228 1er JUILLET 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA SENSATION DU VOL AÉRIEN

pendant le sommeil

UNE EXPLICATION

Nous avions promis à nos lecteurs d'essayer de dégager quelques idées générales des diverses observations que nous avons recueillies sur la sensation du vol aérien pendant le sommeil et d'esquisser, si possible, une hypothèse explicative de cette singulière sensation.

Au moment de tenir notre promesse, nous éprouvons quelque embarras.

Notre impression première était que nous nous trouvions en présence d'un phénomène *sui generis*, absolument distinct du rêve ordinaire et nous ressentions cette sorte de joie particulière du chasseur qui vient de lever un gibier d'une espèce encore inconnue.

Mais voilà qu'après avoir examiné de près et comparé entre eux les récits que nous avons reproduits, cette impression s'est complètement transformée.

Le gibier d'espèce inconnue nous apparaît, maintenant qu'il est abattu, sous son aspect réel, celui d'une banale perdrix ou d'un vulgaire lapin de garenne.

La sensation du vol aérien, quand on l'étudie attentivement, semble bien n'être, en effet, qu'un songe, comme tous les songes. Elle en a tous les caractères essentiels.

Elle en a la fantaisie, l'illogisme, l'incohérence. Le souvenir qu'on en garde, au réveil, n'est pas différent de celui que laissent les rêves ordinaires. Celui d'un plaisir ou d'une angoisse. Ce n'est pas celui d'une réalité.

Il semble certain que si, au lieu d'être constituée d'une série d'images purement illusoires comme celles qui hantent d'habitude notre sommeil, cette sensation correspondait à un fait, à un déplacement, à un voyage dans l'espace d'une partie quelconque de nous-même, le souvenir qui nous en resterait serait autrement positif.

Je m'explique. Tout le monde a fait en rêve une promenade à cheval ou en bateau. Le souvenir que nous laisse un tel rêve est très différent de celui que nous laisse la promenade effectuée réellement à l'état de veille En quoi consiste cette différence, on le définirait peut-être, en y appliquant un peu d'attention. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que, cette différence, on la sent très bien.

Pareillement, si la sensation du vol aérien qu'on éprouve pendant le sommeil était, comme disent les psychologues, objective, on la distinguerait facilement, sans même avoir besoin de la définir, des autres sensations purement subjectives dont se composent les rêves ordinaires.

Or, cette distinction, aucun de nos correspondants ne l'a notée. C'est donc qu'elle n'existe pas.

Mais si la sensation du vol aérien pendant le sommeil n'est qu'un rêve, la question posée par M. de Rochas n'en reste pas moins fort intéressante. Il s'agit, en effet, d'expliquer pourquoi ce rêve est si fréquent et se répète, pour des personnes de condition, de sexe et d'âge différents, avec un certain nombre de caractères permanents.

Un de nos lecteurs, M. Fleury, donne du phénomène une explication simple et rationnelle. Je la

détache des communications que l'on trouvera plus loin. La voici :

Monsieur le Directeur,

Je voudrais tenter une explication du vol pendant le sommeil, à propos duquel le colonel de Rochas a provoqué l'intéressante enquête publiée par l'*Echo*, et je dirai tout de suite qu'à mon sens ce phénomène n'a rien de supranormal, rien d'occulte.

Aucune des dépositions que vous avez fait paraître n'autorise à lui conférer un caractère extranaturel.

Prétendre qu'il se rattache à la lévitation et qu'il peut servir à en démontrer la réalité est une grave erreur de raisonnement. La lévitation se démontre par elle-même, par un fait positif d'ascension médiumnique non truquée. Mais, si elle existe, un rêve qui la simule ne peut rien ajouter à son authenticité, et, si elle est une légende, comment un rêve nous la ferait-il tenir pour vraie ? La lévitation réelle peut bien engendrer la lévitation rêvée, mais la réciproque est fausse.

D'autre part, prétendre que dans le vol hypnique le corps astral se libère et voyage, ne me semble pas plus sérieux. Si le corps et l'âme s'en allaient en effet par les airs, les nuits où nous volons en songe, ils devraient parcourir des régions à nous inconnues, explorer les Indes, la Perse, le Paradis lui-même et nous en rapporter des visions qui nous éblouiraient au réveil par leur splendide nouveauté.

Or aucun de vos correspondants ni moi n'avons jamais, dans nos essors nocturnes, fait de tels pélerinages. Nous nous trouvons toujours parmi des paysages et des gens de connaissance, tout au moins parmi des paysages et des gens dont nous avons pu nous-même former les traits à l'aide de nos souvenirs combinés.

Et, chose étrange, il n'est pas une seule fois arrivé qu'un des personnages familiers à la vue de qui nous planions, un ami, un parent, nous ait dit ou nous ait écrit : « Cette nuit nous étions ensemble dans mon rêve et par une espèce de miracle, vous vous êtes tout à coup mis à voler ». — Non, cela n'est jamais arrivé.

Pourtant quand notre astral se dégage et entre en rapport, à ce qu'il paraît, avec l'astral du prochain, si nous gardons la mémoire de ce commerce périsprital, notre prochain de son côté ne devrait pas l'oublier. Du moins ne devrait-il pas l'oublier toujours.

Or, dans le cas du vol hypnique accompli devant témoins évoqués par le rêve, le souvenir est constamment unilatéral. C'est celui de l'homme-oiseau, jamais celui des témoins.

N'est-ce pas l'indice que ce vol est une pure fantaisie de notre esprit livré aux chimères aimables et nullement une réalité astrale ?

Quelle en serait donc l'origine ?

Elle est pour moi très simple. Une des marques du rêve est d'amplifier toutes choses, comme aussi de donner à nos désirs un accomplissement imaginaire. L'homme riche rêve qu'il est plus riche, fabuleusement riche, l'homme pauvre que l'envie de la richesse étreint, rêve qu'il a des chambres pleines d'or.

Eh bien ! nous pouvons sauter en hauteur et en largeur et nous voyons les oiseaux, les insectes, les ballons maîtres de l'espace.

Le rêve amplifie : nous faisons donc en rêve des bonds qui n'en finissent plus et qui, modifiés par l'idée des oiseaux, des insectes et des ballons — le rêve réalise — deviennent un véritable équivalent du vol.

Il est très rare en effet — les lettres de vos correspondants en font foi — que l'homme volant en songe ait des ailes et imite exactement les aigles ou les alouettes. Il progresse dans l'air comme eux, mais par d'autres moyens et généralement il se sent mû par une force interne mal définissable qui s'exerce avec une facilité inouïe. Le sentiment d'un effort quelconque est tout à fait absent.

« Voilà bien, diront les amis de l'Astral à tout prix, voilà bien qui prouve l'action de l'Astral ; les mouvements du corps physique sont pénibles et fatigants, ceux du corps éthérique ont une aisance toute divine ! »

Il n'en faut pas, je crois, chercher si long. La position horizontale que nous occupons au lit, la détente de nos muscles, le repos complet, l'action inconsciente de la connaissance que nous avons de la faible résistance du milieu atmosphérique où nous pensons évoluer nous portent à écarter de nos rêves ptérophiles toute sensation d'effort et le corps éthérique n'y est pour rien.

Ainsi la vie commune nous fournit en abondance les éléments de semblables rêves et les pouvoirs

inhérents à tous les songes nous expliquent l'usage que nous faisons de ces éléments.

Il y a certes des songes psychiques ; mais le songe ptérophile n'est pas de ceux-là. Il rentre dans la catégorie de ceux qui ressortissent à la psychologie courante. J'ai voulu du moins l'établir.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mes meilleurs remerciements pour votre courtoise hospitalité.

A. FLEURY,
de la *Société universelle d'études psychiques.*

J'avoue que, personnellement, cette explication me satisfait. Elle me paraît plus *adéquate* au phénomène dont il s'agit de rendre compte que toutes celles que, dans leurs communications, nos correspondants nous ont proposées...

Mais peut-être y fera-t-on des objections. Nous les accueillerons avec plaisir. Aussi bien, l'hypothèse que nous émettons a-t-elle moins pour but de résoudre un problème que d'ouvrir une discussion...

GASTON MERY.

QUELQUES RÉPONSES

Nous avons encore reçu un certain nombre de communications sur le vol aérien pendant le sommeil :

La force qui est en nous — qu'on nomme vie, — qui est une émanation de la Force Eternelle ; — cette force qui maintient, dans son état passager, cet amas de matière organisée qui forme notre corps, et qui est *rivée*, en nous, par le fonctionnement de notre organisme, se trouve *partiellement dégagée*, lorsque cet organisme est à l'état de repos, c'est-à-dire *pendant le sommeil.*

Elle vague, alors, dans la nature, selon ses affinités spéciales, selon les attractions qui l'influencent et d'après sa propre puissance. Elle véhicule, souvent, le fardeau des impressions multiples qu'elle a emmagasiné dans le centre récepteur : le cerveau.

Lorsqu'elle s'élève à travers les airs, parcourt les espaces, domine les plaines, franchit les montagnes, et les forêts, le cerveau, auquel elle *reste liée* comme *à son point d'attache*, reçoit et garde *l'impression* que ces courses ascensionnelles s'opèrent par le *ressort de la volonté.*

C'est là un simple *phénomène de conscience*, du *sentiment du moi* qui *persiste dans le sommeil* même, et dont le souvenir lié à la volonté est la manifestation permanente.

Je ne crains pas d'affirmer que tout le monde éprouve, à certains moments du sommeil, qu'on s'en souvienne ou non, des sensations de vol aérien.

Que, dans nos souvenirs à l'état de veille, le corps se soit trouvé dans telle ou telle position pendant ces vols aériens, peu importe ! C'est notre *mémoire seule*, en effet, qui l'*attelle à notre esprit* pendant ses excursions extravagantes. Car il ne nous est guère possible de nous représenter nous-mêmes, dans un état quelconque, sans la présence du corps. Toute *représentation* d'acte, dans n'importe quel état, *nécessite la forme.* Je parle d'*actes matériels.*

Les *actes spirituels purs* ne se peuvent concevoir par les organismes intelligents, qu'avec une représentation matérielle factice. L'intellect seul dégage nos concepts de cette loque matérielle, quand nous voulons concevoir Dieu et les esprits.

En résumé, le vol aérien, comme toute forme de rêve, *manifeste l'effort d'indépendance* de l'esprit lié à la matière qui l'emprisonne.

Dès que la matière sommeille, l'esprit *prend son vol* pour un instant.

A la mort il prend son *grand vol* pour l'éternité.

La cage brisée, l'oiseau s'envole !

Tandis que pendant le sommeil la *cage s'entr'ouvre*, et l'oiseau s'envole aux alentours..., mais *avec un fil à la patte* qui le retient à sa prison !...

PAUL CADILHON.
46, rue de Bondy.

Paris, le 18 juin 1906.

⁂

L'*Echo du Merveilleux* demande s'il faut attribuer quelque sens au vol plus ou moins étendu avec lequel on s'élève parfois la nuit.

Sans aucun doute. C'est même un des moyens de connaître notre situation astrale — ou morale, si l'on préfère ce terme.

L'astral, on le sait, est divisé en sept degrés. Au septième, le corps péripristral ou enveloppe de l'âme est encore si grossier, si chargé de matière, qu'il ne peut guère s'élever au dessus de la terre. Ses fluides ressemblent aux gaz opaques qui retombent sur le sol et ne peuvent monter. Au 6e degré, cette enveloppe commence à s'épurer suffisamment pour permettre à l'Esprit de s'élancer un peu et voltiger comme un oisillon avec plus ou moins d'ampleur, jusqu'à ce que, par une purification continuelle, il arrive au premier degré de l'Astral, c'est-à-dire aux frontières du Paradis ou plan supérieur, A ces hauteurs, les mortels jouissent déjà, la nuit, de vraies extases : ils entendent des concerts merveilleux, ils voient des groupes d'Esprits éblouissants, ils en reçoivent des caresses et

des encouragements, toutes choses dont ils se souviennent au réveil avec une douce émotion et le regret d'en être privés.

Mais à ce moyen mis à la portée de presque tout le monde pour apprécier notre situation morale, il en est un autre bien plus sûr et plus complet qu'on peut obtenir dans les séances spirites, quand un sentiment religieux y préside. Nos amis invisibles sont alors toujours heureux de nous fixer sur notre *Casier judiciaire astral* et de nous indiquer le degré auquel nous appartenons, révélant sur demande les causes et motifs qui nous retiennent en bas. C'est le *livre de vie* ouvert à l'improviste devant nos yeux avant l'heure redoutable de la mort.

UN UNIVERSITAIRE CHRÉTIEN.

⁂

D'autre part, l'*Intermédiaire des Chercheurs* publie une série de réponses intéressantes que nous reproduisons :

Cette sensation doit être commune à une foule de personnes. Elle m'a été familière pendant longtemps. Je ne me souviens pas de l'avoir éprouvée depuis quatre ou cinq ans, et je suis voisin de la cinquantaine. Très douce, délicieuse même, elle ne s'est jamais accompagnée chez moi d'aucun mouvement des bras. Il suffisait de ma volonté pour me transporter à travers les airs, souvent à des distances énormes, et je me souviens d'avoir souvent joui de la stupeur des spectateurs de mes ébats aériens. On est vaniteux, même en rêve !

HENRY JAGOT.

⁂

Tous les médecins qui ont essayé d'approfondir la question des rêves connaissent bien cette sensation, qui souvent tourne au cauchemar. Pour mon compte, ayant l'habitude de noter le sujet de mes rêves, quand je m'en souviens — je ne m'en souviens que si je suis réveillé *en sursaut*, au moment même où je rêve ! — j'ai consigné depuis longtemps sur mes fiches cette sensation que j'éprouve très souvent. Il me semble que je vole très haut et très facilement ; puis tout à coup chute, et alors souvent réveil.

Je n'insiste pas, car ce n'est pas dans une Revue comme celle-ci qu'on peut disséquer avec profit de tels sujets. Je me borne à dire, avec mes collègues, que c'est là chose connue et presque banale pour les spécialistes.

Dr MARCEL BAUDOUIN.

⁂

J'ai fréquemment éprouvé, en dormant, la sensation que voici : Un long escalier à descendre ; les premières marches descendues normalement, puis mes pieds quittant les marches, mon corps se renversant peu à peu en arrière et descendant d'un mouvement accéléré, et le réveil au bas de l'escalier, où je me trouvais étendu sur le dos, dans mon lit, non sans soulagement de la terreur éprouvée.

J'ai aussi, souvent, rêvé que je marchais sur l'eau.

Dans ce même ordre de faits, voici ce qui m'est arrivé plusieurs fois :

Etre réveillé par un bruit extérieur *réel* (une porte fermée violemment, par exemple) et avant ce bruit, avoir eu un rêve, quelquefois très long, se terminant par un bruit subit et violent (autre que le bruit réel, par exemple, un coup de canon) *amené par les circonstances et les péripéties du rêve*, lesquelles n'avaient aucun rapport avec le bruit qui s'était réellement produit.

Voici l'explication que l'on m'a donnée. Le rêve, qui m'a paru long, était en réalité instantané, et s'est produit dans son entier en même temps que le bruit qui m'a réveillé, ce qui serait d'accord avec ce qu'a écrit Armand Silvestre, que le temps n'existe pas, et n'est qu'une invention des horlogers désireux d'en vendre la mesure.

Il est bien certain que ce sujet, les rêves, mériterait d'être étudié d'une façon approfondie. Les faits tels que ceux que l'*Intermédiaire* a déjà relatés, ou que ceux que je lui communique d'après mes souvenirs, ne rentrent pas dans les observations, très intéressantes d'ailleurs, qui se trouvent dans les *Mélanges philosophiques* de Jouffroy (*Psychologie*, chap. IV. Du sommeil, p. 225 et suivantes de la 4e édition, Hachette, 1866).

Malheureusement pour l'étude des rêves, l'*expéri nce* rationnellement préparée n'est guère praticable. On n'a que l'*observation*, c'est-à-dire le souvenir. Et il est rare que le souve ir d'un rêve soit aussi net et complet que celui des songes de Pharaon, ou du rêve de Jean Valjean, dans les *Misérables*, de Victor Hugo.

V. A. T.

⁂

Cette sensation n'est pas seule de son espèce au milieu de toutes celles que nous éprouvons en rêve. Elle se rattache à plusieurs sensations analogues dont le caractère s'éclaircira si nous les groupons toutes sous le principe suivant :

L'atmosphère du lieu où nous croyons être, en songe, a souvent une densité beaucoup plus grande que celle de l'air, et comparable à la densité de l'eau.

D'où plusieurs illusions qu'il suffit de rapprocher pour les définir :

1° Entraves à la marche. — Poursuivis par un danger (animal féroce, etc.), nous nous trouvons dans

l'impossibilité de courir, non que nos muscles soient paralysés, mais parce que nous sentons une résistance extérieure à nous, comme celle qui ralentit nos pas quand nous quittons une plage pour entrer dans la mer.

2° Chutes lentes. — Précipités d'un lieu élevé, nous tombons doucement, sans nous blesser, comme nous atteignons le fond d'une rivière en plongeant.

3° Vol aérien. — J'aimerais mieux « nage » que « vol », parce que l'effort musculaire est nul. Là non plus, ce n'est pas notre corps qui acquiert en songe une force, une puissance nouvelle. C'est l'atmosphère qui n'est plus la même. Nous nous déplaçons au milieu d'elle avec l'aisance d'un nageur debout qui évolue par des mouvements presque insensibles des pieds ou des mains.

Les mêmes sensations pourraient s'expliquer, il est vrai, si dans une atmosphère normale, nous devenions nous-mêmes plus légers, mais, dans ce cas, les moindres objets nous paraîtraient d'un poids énorme et tout au contraire, leur poids diminue comme le nôtre.

En considérant comme une réalité le pays de nos songes, ce qu'il a donc de plus étrange, c'est l'air qu'on y respire. UN PASSANT.

⁂

M. Albert de Rochas pose, dans l'*Intermédiaire*, une question relative à la sensation du vol que beaucoup de personnes éprouvent pendant le sommeil.

J'ai, durant de longues années, ressenti d'une façon très fréquente, ce phénomène, qui s'est atténué, sans disparaître toutefois complètement, depuis que je vieillis.

C'est moins, en ce qui me concerne, l'impression d'un vol aérien proprement dit que celle d'un déplacement dans l'espace comme il se produirait dans un milieu de densité égale à celui du corps humain : une sorte de flottement, mais avec la possibilité d'une direction résultant de la volonté.

Il ne me permet pas, en rêve, de planer à de grandes hauteurs, mais de m'élever à quelques mètres du sol, surtout quand il s'agit d'échapper à une poursuite.

Cette impression n'a chez moi rien de pénible, n'est accompagnée d'aucun sentiment de vertige ou d'inquiétude ; je ne vois rien qui me permette de la rattacher, soit à ce qui s'est passé antérieurement au sommeil pendant lequel elle se produit, soit à ma position pendant le sommeil.

Je crois cette sensation très fréquente et susceptible de laisser quelquefois, après le réveil, et même longtemps après, l'impression d'un phénomène s'étant réellement produit.

Une de mes parentes, morte à un âge très avancé, racontait dans ses vieux jours, (et elle était loin de radoter !) qu'en une certaine circonstance de sa vie, elle avait réellement et matériellement quitté le sol et plané pendant quelques instants.

On la plaisantait à ce sujet et elle riait aussi, mais sans convenir jamais qu'elle eût été le jouet d'une illusion.

C'était sans doute l'impression très persistante d'un phénomène du genre de celui dont nous parlons.

HENRI VIVAREZ.

⁂

Un de mes amis et moi éprouvons les mêmes impressions de vol aérien lorsque nous avons absorbé au repas du soir des mets difficilement digérés par nos estomacs délicats *et en particu.ier du bœuf bouilli qui a servi à faire le pot au feu*. Même quand nous ne ressentons d'une façon sensible aucune pesanteur d'estomac à la suite de notre souper, notre sommeil est émaillé de songes assez agréables, pendant lesquels nous planons sans nous rendre d'ailleurs exactement compte du mécanisme de ce vol plané.

Il nous semble cependant que la position de notre corps est horizontale comme celle du nageur et que nos bras participent sans fatigue à nos évolutions.

L'altitude n'est jamais très grande ; cinq à six mètres au maximum au-dessus du sol.

Tous deux, dans ces rêves, nous nous prodiguons en exclamations sur la facilité avec laquelle nous nous déplaçons au-dessus des têtes des spectateurs que nous engageons à essayer, très étonnés qu'ils ne puissent, comme nous, s'élancer dans l'espace.

Enfin, comme vitesse et comme amplitude, nous ne pouvons mieux comparer le vol que nous exécutons en rêves, qu'aux lacets effectués dans une pièce quelconque par le ballon rouge d'un bébé lorsque ce ballon a perdu une partie de son gaz et flotte dans la chambre à quelques centimètres du plafond, au gré des légers courants d'air que produisent les hôtes de la maison en se déplaçant.

Nous ne heurtons d'ailleurs aucun objet et la volonté participe dans une certaine mesure à la direction de ce vol, qui n'a jamais un but de voyage ou d'excursion.

Ces songes ne sont accompagnés d'aucune sensation désagréable, ils durent peu de temps et ne sont que très rarement suivis d'autres songes. Il n'y a au réveil aucune trace de fatigue cérébrale ni courbature.

MARC ANTONY.

⁂

Je rêvai une nuit que j'avais trouvé le secret de m'affranchir des lois de la pesanteur, de manière que mon corps étant devenu indifférent à monter ou

descendre, je pouvais faire l'un ou l'autre avec une facilité égale et d'après ma volonté.

Cet état me paraissait délicieux ; et peut-être bien des personnes ont rêvé quelque chose de pareil ; mais ce qui devient plus spécial, c'est que je me souviens que je m'expliquais à moi-même très clairement (ce me semble, du moins) les moyens qui m'avaient conduit à ce résultat, et que ces moyens me paraissaient tellement simples que je m'étonnais qu'ils n'eussent pas été trouvés plus tôt.

En m'éveillant, cette partie explicative m'échappa tout à fait, mais la conclusion m'est restée, et depuis ce temps-là, il m'est impossible de ne pas être persuadé que tôt ou tard un génie plus éclairé fera cette découverte, et à tout hasard, je prends date.

(Brillat-Savarin, *Physiologie du goût. Des rêves.*)

***

Avec tant d'autres, j'ai subi ce rêve bien des nuits, mais s'il me fallait chercher un terme de comparaison à cette mobilité anormale, il me semblerait que le ballonnet, flotteur inconscient, définit mal ma situation ; comme un pesant oiseau, j'ai la faculté de me diriger sans pouvoir m'élever bien haut, comme lui encore je ne soutiens point mon vol sans un effort constant et ne tarde pas à retomber.

Enfin, si je m'élève de nouveau, c'est toujours par un acte de volonté. Cela m'épuise à la fin et provoque le réveil, qui n'a cependant rien de pénible.

Sept ans d'internat, neuf de pratique des pensions du quartier Latin, m'ont soumis à un long régime du bouilli traditionnel et pourtant tant s'en faut que je me sois envolé toutes les nuits !

Chez moi, les digestions incomplètes ont plutôt provoqué de véritables cauchemars, leur cause la plus fréquente est encore — j'ai 69 ans bien sonnés — les rhumes de cerveau. LÉDA.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Entretiens posthumes d'Abélard avec deux Parisiennes.*

On n'apprendra pas sans curiosité qu'Abélard, l'illustre et malheureux époux d'Héloïse, vient de publier un volume d'entretiens d'Outre-Tombe (1), par l'intermédiaire de deux femmes aimables et d'un dévoué disciple.

Et ne faut-il pas admirer d'abord que des femmes, voulant évoquer un mort célèbre, parmi tant de héros, aient choisi non pas même Childebrand, mais le philosophe dont on ne connaît que trop la disgrâce ? C'est le contraire de l'aventure des deux petits bourgeois de province dont parle Villiers, dans son *Conte de Fin d'été*, qui pratiquaient l'évocation des Dames galantes de jadis, et, se rencontrant sur le Cours, avec des mines heureuses et des yeux battus, échangeaient des propos tels que ceux-ci :

— Ah ! mon cher, que la Pompadour fut charmante, hier soir !

— Mille félicitations !... mais Ninon, mon ami !... Ah ! si vous connaissiez Ninon !

Mme de V..., dans la curieuse préface de ce livre, nous raconte comment elle est entrée en relations avec Abélard. Ayant eu le malheur de perdre un mari qui lui était cher, l'espoir de se rapprocher de lui l'attira vers le spiritisme. Elle alla trouver Mme Rufina Noeggerath, que tous les spirites de France nomment affectueusement Bonne Maman.

« La bonne et charmante grande initiée, raconte-t-
« elle, m'indiqua des livres à lire, me donna des
« adresses de médiums, me conta une foule de faits
« qui me bouleversaient et me semblaient plus in-
« croyables les uns que les autres ; car je songeais
« avec tristesse que tout cela était aussi difficile à
« croire que ma religion catholique, dont les mys-
« tères répugnaient à ma raison. »

Oserai-je dire ma pensée ? Si Mme de V..., qui semble une personne fort intelligente, avait pris autant de peine pour étudier sa religion que pour approfondir le spiritisme, peut-être la religion lui eût-elle paru moins déraisonnable. Car enfin, une foule de gens d'une très haute raison s'en sont accommodés depuis vingt siècles, et s'en accommodent encore. Mais beaucoup de mondaines catholiques n'ont pas sur le catholicisme des notions plus précises que sur le bouddhisme, par exemple. Vagues souvenirs du catéchisme de persévérance, bribes de prônes et de sermons attrapées de ci, de là, d'une oreille distraite, en regardant les toilettes et les visages... Et cela ne les empêche pas de s'écrier de bonne foi, à propos de tel ou tel point du dogme :

— Ah ! cela n'est pas admissible, cela répugne à ma raison.

Mais cela répugne aussi à ma raison de croire, par exemple, que la terre tourne. C'est une chose fort invraisemblable, au premier abord. Vais-je donc revenir au système de Ptolémée ? Point. J'étudierai la question, je lirai Copernic, et ce vieil intrigant de Galilée, dont les libres penseurs ont fait si plaisamment un martyr. J'apercevrai sans doute alors que si le système de la rotation de la terre choque le gros bon sens, il ne choque pas et même il satisfait la raison

(1) *Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Bérenger (dit Abailard)*. Chacornac, édit. in-8°.

autant que la raison puisse être satisfaite en ces nébuleuses matières.

Toutefois, si l'étude de l'astronomie m'ennuie, si, par surcroît, je ne déteste pas un peu de singularité, les opinions rares ; si je subis l'attrait des petites chapelles où l'on n'est pas perdu dans la foule, si quelque snobisme se mêle à ma curiosité scientifique, — alors, je ne me donnerai pas tant de peine : je refuserai, sans plus d'examen, de croire que la terre tourne, « parce que cela répugne à ma raison », et j'adopterai quelque système charlatanesque de l'univers. Dieu me garde de croire que tel soit le cas de Mme de V... et de ses amis ! mais enfin on a pu dire à bon droit de la religion, qu'un peu de science en éloigne et que beaucoup de science y ramène.

Mais revenons au récit de Mme de V... On en aimera le tour familier et non professionnel, l'agrément négligé.

Elle courut donc tous les médiums et toutes les pythonisses de Paris et ne rencontra que mécomptes. Tout ce qu'elle voyait lui paraissait puéril ou mensonger. Elle résume son expérience de quatre années en ces deux maximes : quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il faut se défier de la médiumnité lucrative, et en particulier des médiums à incarnation.

Le dernier auquel elle eut affaire avait un procédé amusant. Quant il était à bout d'imagination et de contes, il engageait Mme de V..., sur le conseil des amis de l'au-delà, à partir pour un long voyage. Très allante, Mme de V... prenait le train, franchissait les mers. Quel était en cela l'intérêt du médium ? C'est qu'au retour la voyageuse bénévole lui payait ses cachets comme s'il n'y avait pas eu d'interruption de séances.

Enfin une grande joie allait dédommager Mme de V... de tant de déboires, Un jour sa femme de chambre, Annette, accourt, effarée, de la lingerie (cette Annette était une fille sans culture, mais qui semblait s'intéresser beaucoup au spiritisme. Elle était au courant des expériences malheureuses de sa maîtresse, et celle-ci, la voyant si intéressée aux choses spirites, lui parlait volontiers de médiumnité, d'écriture mécanique, etc... Sans doute Annette déplorait de voir tant de beaux cachets aller en des mains indignes ; elle n'ignorait pas combien sa qualité de médium, si, par hasard, elle le devenait, la rendrait chère et précieuse à sa maîtresse ; et depuis quelque temps elle commençait à lui parler de coups frappés dans sa chambre, etc...)

Annette accourt donc, très émue, tenant une feuille de papier sur laquelle des caractères peu lisibles étaient griffonnés. Elle raconte qu'ayant pris, sans savoir pourquoi, un crayon et une feuille de papier, elle avait senti sa main remuer et tracer toutes ces lettres. Mais cela ne signifiait rien, sans doute ; c'était impossible à lire ?

Ce n'était pas impossible à lire du tout; Mme de V... lut ceci : « Je suis un être de l'au delà qui vous aime; je vous ai vue passer auprès de notre dernière demeure, quel bonheur pour nous ! » Vous pensez bien que le crayon fut remis immédiatement aux doigts d'Annette. L'être de l'au-delà voulut bien continuer de converser. Il fit cette délaration :

— Je suis un ami d'Edmond (1). Je veux être des vôtres pour vous protéger, je vous porte beaucoup d'affection. Vous souffrez ; vous trouverez, chère madame, le calme dans votre cœur ; chère madame, Dieu ne fait souffrir que les personnes qu'il aime.

Plus tard, Mme de V... retrouva cette phrase, — moins les « chère madame » — dans la deuxième lettre d'Abélard à Héloïse.

L'esprit refusa de se nommer. — « Mais, lui dit la maîtresse d'Annette, Allan Kardec conseille de se méfier des esprits qui ne veulent pas dire leur nom ? n'importe, il refusa, promettant, du reste, de se faire prochainement mieux connaître. Annette, choyée, reprenait tous les jours le crayon.

« A cette époque, écrit Mme de V..., nous étions à « Nice, et je formais le projet de pousser jusqu'en « Algérie. J'étais heureuse de cette médiumnité venue « à Annette et bien intriguée du nom de l'ami inconnu ».

L'allusion à la « dernière demeure », à « notre dernière demeure », qui semblait indiquer que la tombe en question renfermait plusieurs morts, piquait surtout sa curiosité. Quelle tombe ? et dans quel cimetière ? Elle en avait visité beaucoup, non pas pour s'y lamenter, comme Young, mais pour fleurir les tombes, au petit bonheur, pensant obliger les défunts et se faire ainsi des amis dans l'au-delà.

Ce fut à Oran que l'esprit fit savoir qu'il s'appelait Pierre. Renseignement un peu vague. N'importe, il était Pierre et sur cette pierre l'aimable femme bâtirait son roman supra-terrestre. La révélation complète eut lieu à Biskra.

« Frayant peu avec les habitants de l'hôtel, ma « pensée constante était avec Pierre. Je le priais sans « cesse de se nommer, et j'éprouvais déjà pour cet « esprit une bien grande affection.

(1) « Un de nos esprits familiers » expliqua Mme de V.. Mais puisqu'elle n'avait eu affaire qu'à de faux médiums, qui se jouaient d'elle, puisqu'elle était sur le point « découragée de ne plus croire au spiritisme », le fait de se réclamer d'un de ces prétendus esprits évoqués par les médiums imposteurs aurait dû plutôt mettre Mme de V... en défiance contre le nouveau venu qui parlait par le crayon maladroit d'Annette.

« Le Royal-Hôtel est bâti dans un style arabe mo-
« dernisé. Les fenêtres des chambres ouvrent sur une
« large terrasse, où, chaque matin, dans un demi-
« sommeil, j'entendais les pas cadencés des Anglaises
« qui, probablement, s'entraînaient pour les excur-
« sions de l'après-midi. Un jour, j'étais dans un état
« inconscient de rêve, ayant cependant la notion de
« l'endroit que j'habitais. Il était huit heures. Les per-
« siennes tamisaient insuffisamment la clarté du
« soleil.

« Je fus soudain tirée de cette somnolence par une
« voix qui, très distinctement, prononça cette phrase
« à mon oreille :

— « Pierre... mais je suis Abailard ! »

« Je jetai un cri, Annette survint, effrayée, et je
« lui dis plusieurs fois sans m'arrêter : Pierre, c'est
« Abailard !

« Cette fille m'a avoué depuis qu'à ce moment elle
« me crut atteinte de folie. Ce nom ne lui apprenait
« rien, elle était terrifiée de me voir dans un pareil
« état. »

Voilà donc Mme de V... enchantée de connaître son correspondant de l'au delà. Malheureusement, Abélard, si éloquent jadis, ne pouvait guère écrire que des choses puériles par l'entremise de la trop primaire Annette. Celle-ci ne lut sans doute sur lui que la notice du Larousse, tandis que sa maîtresse, dans son zèle, avalait toute une bibliothèque sur le philosophe du Paraclet. Elle s'aperçut qu'Annette simulait et la chassa.

« Sa médiumnité, qui fut toujours rudimentaire, — dit-elle avec indulgence, — avait disparu ».

Annette mourut peu après, et son ombre éplorée vint solliciter son pardon. Elle se disait très malheureuse, étant avec les tricheurs. Le pardon et les prières de Mme de V... pouvaient seuls la soulager. Celle-ci les accorda, avec bénignité. Toutefois, elle restait fort désemparée, sans médium, lorsqu'elle fut mise en rapport avec Mme Blanche C..., écrivain fort connu sous un pseudonyme cher aux lecteurs de romans-feuilletons. Abélard avait enfin rencontré un truchement digne de lui. — « Je trouve en toi, ma
« chère Blanche, écrivait-il, ce qu'Annette n'avait
« pas, ce dont elle manquait totalement, c'est-à-dire
« des notions d'orthographe et de français ». L'orthographe, le français, chez un romancier-feuilletoniste ! nous sommes en plein merveilleux.

Le livre que Mme de V... désirait si ardemment d'écrire fut donc écrit au psychographe, par elle et Mme C..., sous la dictée hypothétique d'Abélard. Le psychographe, comme on le sait, est une feuille de carton sur laquelle l'alphabet est imprimé, et qui permet de marcher bien plus vite que la table. On pose sur le psychographe un disque quelconque, une soucoupe, par exemple, qui porte une flèche tracée à la plume. Deux personnes posent la main sur cette soucoupe qui se met à remuer et à tourner avec rapidité; une troisième personne inscrit les lettres devant lesquelles s'arrête la flèche. Cette médiumnité est assez rare ; et quel que soit en cela le rôle probable du subconscient, il semble difficile, tant les évolutions du disque sont prompts, qu'on puisse le diriger, à moins que les psychographistes n'acquièrent une rapidité de coup d'œil et de doigté comparable à celle des pianistes ou des typographes levant la lettre.

La personne qui inscrivait les lettres fut un ami de ces dames, M. de L..., qu'Abélard avait jugé digne de prendre part à ce symposion mystique : — « Oui, leur avait-il dit, vous êtes en harmonie avec Léon ; vous formez une trinité ».

Le caractère des personnages de cette trinité se marque assez plaisamment dans ces entretiens. Mme de V... apparaît avide de primauté, un peu jalouse, pétulante. — « Maître, s'écrie-t-elle (p. 109), je dois être la première dans votre cœur, c'est par moi que vous connaissez Blanche et Léon. » Sur quoi Abélard la réprimande doucement : — « Marie, tu es insatiable.» — « Maître, dit-elle encore (p. 145), moi, je suis pressée de travailler ; ce sont mes amis qui ne sont pas sérieux. » — Et Abélard, paternel : « Cette Marie est toujours la même, se targuant de son zèle pour faire paraître ses amis plus légers ! » Ailleurs, elle dénonce ses amis, qui ont fait du spiritisme avec d'autres, malgré la défense du maître. « Mais moi je n'ai pas voulu désobéir ! » Ailleurs encore : « Maître, vous pouvez dire que mes amis ont été dissipés ! » Il semble, en effet, que tout ne fut pas austère, métaphysique dans ces entretiens; du reste Léon, à qui l'on reproche pourtant d'être un peu formaliste, — « Léon, tu es formaliste », — ne se retient pas de dire, à un moment où le maître blâme l'attachement à la matière : — « Alors, maître, il faut se faire trappiste ? Cela ne me va guère ! »

Quant aux sujets sérieux traités dans ces *Entretiens*, ce sont les plus graves qui puissent s'offrir aux méditations angoissées de l'esprit humain. C'est, pour citer les titres des chapitres : « La raison d'être de tout être humain par rapport à Dieu ; — Des dogmes, de leur influence pernicieuse sur l'esprit humain, des ravages qu'ils ont exercés en enrayant le progrès normal des civilisations, de la nécessité de revenir aux saines et grandes traditions pour s'approcher de la vérité ; — de la vie d'outre-tombe. » Mais, à part une écriture plus soignée, dont il faut faire honneur

sans doute à la personnalité littéraire du médium, on n'y trouvera rien qui se différencie des ratiocinations spirites habituelles.

Abélard avait déclaré que cet ouvrage serait « une « preuve flagrante de l'intervention de l'invisible, « car, quoique vous soyez très intelligentes, il se ren- « contrera dans cet ouvrage des articles trop trans- « cendentaux pour avoir été conçus par un esprit « féminin, si évolué soit-il. » On pensera que le bon Abélard se juge, et qu'il est injuste pour deux femmes, dont l'une est femme de lettres et l'autre capable de citer Boëce, d'un ton à faire évanouir de dépit Philaminte.

On y trouvera surtout le même anticléricalisme étroit qui disqualifie la plupart des écrits spirites; les mêmes déclamations contre le prétendu observantisme de l'Eglise. Cela est particulièrement heureux au moment où le professeur Lapponi, médecin du Pape, vient de publier un travail considérable, plein de gravité et de liberté d'esprit, sur le problème spirite.

Mme de V., en particulier, qui tout à l'heure nous racontait agréablement ses aventures à la recherche non pas d'une position sociale, comme Jérôme Paturot, mais d'une conviction, parle des « marchands de songe pour enfants de gens bien pensants » et glorifie M. Combes d'un ton qui conviendrait mieux à la bouche barbue de quelque Vénérable de province. Le moine du Paraclet approuve et surenchérit.

On sait combien les esprits sont fallacieux et comme facilement l'un se substitue à l'autre. Il est fâcheux qu'on nous ait fait apercevoir trop souvent, sous le camail du philosophe, l'ombre grandiloquente de M. Homais.

GEORGES MALET.

LE PROCÈS CRADOCK

Le 13 juin dernier, ont commencé à Londres les débats du procès dont nous avons déjà parlé, intenté par le colonel Mark Mayhew, à un médium spirite, M. Cradock.

Comme nos lecteurs le savent, jusqu'au mois de février dernier, le colonel était un fervent adepte de la doctrine d'Allan Kardec, mais il assista à trois séances données par le médium Cradock et le prit trois fois en flagrant délit de supercherie. Il le poursuit actuellement, invoquant un article de loi édicté par Georges IV, qualifiant de « coquin et de vagabond » quiconque prétend pouvoir évoquer l'apparition d'une personne défunte.

Le médium, qui ne se sent pas *at home* devant les juges, plaide non coupable.

Le colonel Mark Mayhew a expliqué comment, ayant saisi à bras-le-corps une apparition évoquée par le médium, il découvrit que la prétendue apparition n'était que Cradock lui-même.

Le juge a pensé que la supercherie était suffisam ment prouvée, mais a autorisé la mise en liberté du médium, après versement d'une caution de 600 francs.

Le procès a continué le 20 juin.

Le colonel accusait Cradock de fraudes. Il racontait plaisamment que le médium lui ayant promis d'évoquer l'ombre des personnes de sa famille qu'il voudrait désigner, il lui demanda d'évoquer l'esprit de son fils, qui est vivant, celui de son oncle Georges, qui n'a jamais existé, et celui de sa mère, qui est en parfaite santé.

Après avoir donné une définition de ce qu'il croyait être la doctrine spirite, l'avocat du colonel a dit que la ventriloquie, dont se servent fréquemment les médiums pour duper l'assistance, peut être dans ce cas assimilée à l'escroquerie. Le colonel a ensuite décrit les séances dans lesquelles il avait confondu le médium et qui sont d'un grotesque achevé.

Cradock avait commencé par faire, en mauvais français, un discours décousu, dans lequel des bribes de doctrines socialistes se mêlaient à toutes sortes de bêtises. « En somme, un discours politique », dit le président. — « C'est cela, répond le témoin ».

Le procès s'est terminé par la condamnation du médium Cradock à 250 francs d'amende et à 150 francs de frais.

LES FAUX MÉDIUMS

A propos des supercheries dénoncées en ces derniers temps et notamment du procès que le colonel Mark Maykew vient de faire à Londres au faux médium Craddock, voici deux anecdotes qui montrent que ce genre de mystification ne date pas d'hier.

La première date de 1894. Les spirites parisiens ne l'ont pas oubliée :

Le médium qui fut alors démasqué était américain : mistress Williams gagnait, en effet, aux Etats-Unis, où elle opérait jusqu'alors, des sommes considérables ; elle possédait trois hôtels et sa fortune s'élevait à un million.

Des personnes de la haute société parisienne, qui s'adonnaient au spiritisme, désirant assister à ses expériences, lui demandèrent si elle consentirait à venir en France ; mistress Willams fit connaître ses conditions, qui furent acceptées, et, peu après, elle arrivait à Paris, accompagnée de M. Macdonald, son manager, chargé de la recette.

Une première séance préparatoire eut lieu chez Mme de X... Mrs Williams se plaça dans un petit cabinet noir, d'où sortit bientôt une blanche apparition qui se dit être l'incarnation d'une parente du duc de Z...; celui-ci reconnut fort bien la voix de la défunte à laquelle, très ému comme on pense, il baisa même la main. Ce qui donnait le plus de vraisemblance à la chose, c'est que Mrs Williams possédait un accent anglais très prononcé, tandis que l'apparition s'exprimait sans aucun accent.

C'est dans une deuxième séance que ce médium incomparable devait être démasqué. Cette seconde séance eut lieu chez une dame Raulot, le 31 octobre, devant une trentaine de personnes qui payèrent leur place de dix à vingt francs.

Mrs Williams prétendait faire apparaître des esprits matérialisés dans des lumières roses, vertes, bleues. Cependant, quatre spectateurs s'étaient entendus, décidés à surprendre toute supercherie. Ils n'eurent pas à attendre longtemps.

Après quelques apparitions, un soi-disant docteur à la barbe fluviale se présenta, accompagné de sa fille vêtue d'une robe blanche. C'était là une matérialisation extraordinaire. Mais M. Leymarie, de la « Revue spirite », donna un signal, et, tandis qu'un spectateur saisissait le manager, deux autres s'emparaient des apparitions. Un quatrième faisait de la lumière ; chacun remplissait ainsi le rôle qui lui avait été assigné dans une préalable entente.

Et alors on vit M. Paul Leymarie luttant avec Mrs Williams qui poussait des cris sauvages et se débattait furieusement : c'était elle qui, en maillot noir, affublée d'une perruque et d'une fausse barbe, faisait l'apparition du docteur. La jeune fille qui accompagnait celui-ci n'était autre qu'un masque, d'où pendait un long voile, et que tenait Mrs Williams de sa main gauche, tandis que, de la droite, elle tirait une corde qui correspondait avec un appareil lumineux lui permettant d'obtenir les feux de couleur différentes qui accompagnaient les apparitions. Le truc était ainsi découvert.

La robe à longue traîne avec laquelle se présentait la spirite mystérieuse s'enlevait en un clin d'œil, et permettait à Mrs Williams de se présenter rapidement sous les formes les plus diverses.

Voici donc comment elle opérait : sitôt dans le cabinet noir, elle se débarrassait de sa robe ; d'un sac caché sous la traîne de celle-ci, elle tirait vivement les masques qui lui servaient à varier les apparitions; puis, très habilement, la prétendue matérialisation obtenue, elle remettait sa robe, — et on l'apercevait, assise sur la chaise où on l'avait laissée, dans un état de prostrastion qui touchait à la catalepsie.

Ventriloque, elle était capable d'imiter plusieurs voix, depuis celle de l'homme jusqu'à la voix aiguë de l'enfant, et cela sans aucun accent — c'est ce qui faisait qu'on ne la soupçonnait pas, lorsque les apparitions venaient à parler. — N'avait-elle pas, en effet, un accent anglais déplorable ?

Surprise dans ces conditions, elle fut mise en demeure, par ses victimes, de quitter Paris dans les vingt-quatre heures — et elle s'exécuta. Les spirites ainsi mystifiés se contentèrent de signer un procès-verbal dans lequel ils constataient que « ces manifestations ridicules n'ont rien à faire avec le véritable phénomène spirite qui doit pouvoir se contrôler d'une façon sérieuse. »

Aux Etats-Unis, miss Cadwed, un médium non moins célèbre que cette mistress Williams, fut démasquée dans des circonstances identiques, par des rédacteurs du journal le *World*, qui, après une enquête minutieuse, avaient deviné la supercherie.

En Allemagne, se produisit un scandale identique quand on surprit Anna Rothe, le « médium aux fleurs » ainsi nommée parce qu'elle avait la spécialité des « apports » de fleurs — tirant de son corsage les roses et les pensées qu'elle faisait pleuvoir sur les assistants.

Le colonel Albert de Rochas, dont les ouvrages sur « l'extériorisation de la sensibilité » ont consacré la réputation, avait un médium, Valentine, dont la propriété était de dégager des lueurs mystérieuses. Toute idée de fumisterie semblait devoir être écartée, les poignets de la jeune femme étant solidement maintenus par deux assistants. Au cours d'une séance qui avait lieu dans une pièce obscure, alors que des lueurs jaillissaient et couraient dans la nuit, le colonel de Rochas fit soudain jouer un appareil électrique et l'on s'aperçut que Valentine agitait en tous sens ses pieds déchaussés, préalablement imprégnés de phosphore; toute l'habileté de ce médium consistait à dégager rapidement ses pieds de ses chaussures et à les y introduire non moins vite.

Ce sont des supercheries de ce genre qui viennent apporter, de temps à autre, un appoint aux arguments des sceptiques.

PAUL MATHIEX.

UN FRUIT-ANIMAL

Sous ce titre, le *Zéramna* de Philippeville raconte l'extraordinaire histoire suivante :

On peut venir admirer dans nos bureaux un fruit merveilleux provenant de la propriété de M. Joseph Calfano, des environs de Djebel Fil-Fila.

Cueilli sur un caroubier, ce fruit n'a aucun rapport avec l'arbre qui le produisit. Il se compose d'une boule de chair rosée, de véritable chair, de la grosseur d'une pêche, sur laquelle sont entremêlées des épines aiguës et du duvet blanc, absolument identique à de la plume. A la pression, on sent à l'intérieur des corps durs uniformes que l'on suppose être des os.

Ce fruit pousse de petits cris inarticulés lorsqu'on le presse un peu, émet comme des vagissements, et paraît agité de tressaillements lorsqu'on le gratte légèrement avec l'ongle, près du pédoncule.

Il est à supposer que nous sommes tout simplement en présence d'un de ces phénomènes de la génération végéto-animale, dû à un hasard inopiné, facilement explicable. Un oiseau ou un animal quelconque aura fécondé involontairement, en passant, l'embryon d'un fruit du caroubier, la fleur peut-être ; ce fruit, en se développant, aura également fait croître le germe animal. Ce germe s'atrophiant complètement au milieu des conditions anormales dans lesquelles il se développait, se sera uni au fruit naissant, et le tout aura composé ce produit hybrique, mi-végétal, mi-animal qui nous préoccupe aujourd'hui.

Nous nous proposons de faire parvenir ce phénomène à l'Académie des Sciences. Il se présente là tout un monde nouveau à étudier, un règne non encore mentionné dans nos précis d'histoire naturelle. Si l'homme pouvait arriver à faire couramment ces croisements entre végétaux et animaux, une richesse inestimable s'offrirait à lui ; avec méthode, en opérant par sélection, on obtiendrait certainement des produits fort appréciables comme agents de travail ou simplement pour la consommation.

L'OCCULTE

chez les aborigènes du Brésil

1. La famille sauvage, avant la découverte du pays par les Portugais, en 1500, s'étendait par toute la région, groupée en nombreuses tribus, parlant des dialectes différents, et rapprochés dans deux grandes races : l'*autochtone* et la *conquérante*. La première était représentée par les *Aïmarès*, la seconde par les *Tupis*.

Leurs croyances à toutes deux, quoique présentant des caractères particuliers, que la conquête avait mêlés, confondus, avaient des points communs.

Il nous est presque impossible de présenter les lignes de chaque race ou de chaque tribu les définissant définitivement. On peut à peine rappeler la *science occulte* dans ses lignes générales, comme elle se dégage de la narration des chroniqueurs et comme elle se retrouve encore aujourd'hui dans des tribus qui subsistent.

En partie fondues déjà, lors de la découverte, les deux races se rapprochèrent davantage, assimilant réciproquement leurs usages, leurs mœurs, leurs traditions et leurs croyances. Aujourd'hui encore, quelques tribus conservent les mœurs du passé; d'autres, cependant, dégénèrent, perdant les traditions dans le *mare magnum* des races des envahisseurs.

Les contemporains qui, pénétrant dans les forêts se sont complus à étudier l'*Aborigène*, encore pur du contact européen, concordent dans leurs narrations avec les premiers chroniqueurs.

Cherchant à rapprocher le *Passé* du *Présent*, je tâcherai d'objectiver, dans une même explication, ce qui paraît le plus incontesté dans la *Théogonie Indigène*.

Il est impossible d'affirmer une unité de croyances chez des peuples qui ne possédaient aucune unité ethnique. Quelques tribus s'élevaient déjà à des conceptions métaphysiques, d'autres atteignaient à peine à une première ébauche du culte de la *Nature*.

2. Une entité suprême, invisible, indéfinie, — Inconnue, — était le chapiteau de la colonne des croyances aborigènes. Les Fupis l'appelaient : *Monan* (ou *Toupan*). C'était la divinité supérieure, être de bonté, contraire à tout maléfice, première divinité dans l'olympe indigène, dominant le *Soleil*, la *Lune* et tous les autres êtres.

En dehors de cette *Entité bienfaisante*, ils en reconnaissaient un autre, *malfaisante*. C'est le dualisme des forces de la Nature — le principe du Bien et le principe du Mal, — base qui fut, en Orient, celle du Mazdéisme, religion de Zoroastre, et qui se résoudrait par l'Unité.

Ils appelaient le principe du mal : *Jéripari*.

3. La croyance en l'immortalité de l'âme leur était commune.

Ils donnaient le nom de *anga* à l'âme unie au corps. Après la vie, les âmes retournaient parmi les bons ou les mauvais esprits qui peuplaient l'orbe, se révélant aux mortels dans le chant de l'*Acaouan*.

Les âmes en peine erraient dans les forêts, terrifiant les créatures; ils les appelaient *Mbaé-aïba* (chose funeste).

Le songe était généralement le moyen de communication des morts. Les *pagès* savaient cependant les évoquer, les faire apparaître, les nourrissant de la *force nerveuse* de femmes dans les transes, et à ce prix ils facilitaient aux morts la possibilité de se manifester.

Ils admettaient la métempsychose. Non seulement ils croyaient à l'existence de l'âme chez les animaux de n'importe quel ordre zoologique, mais ils affirmaient pour l'âme humaine la possibilité de s'incarner dans une brute, transformant ainsi l'homme en un autre être.

Ils se considéraient comme très heureux quand ils étaient visités par les âmes de ceux qui leur avaient été chers.

Ils cherchaient à interpréter le sens caché des songes, et, quand ils n'y réussissaient pas, ils avaient recours aux *pagès*, les intermédiaires entre la vie et la mort.

Ces croyances, qui dégénèrent en superstitions ridicules, étaient transmises oralement de traditions très éloignées et connues à peine par certains vestiges à travers les générations et les tribus.

4. Pour l'aborigène, tout ce qui existe, il le doit à l'être productif et fécond.

Immédiatement en dessous de la *Suprême divinité*, inconnue, apparaît la triade des dieux supérieurs, messagers immédiats de l'inconnu :

Guaraci (le Soleil), *mère* de tous les vivants;

Jaci (la Lune), *mère* de tous les végétaux;

Géruda (ou *Rouda*) (l'Amour), chargé de développer la reproduction des êtres créés.

Chacun de ces dieux est servi par de nombreux *dieux subalternes*, qui, à leur tour, possèdent les *génies* chargés de protéger les montagnes, les bois, les champs, les fleuves et les lacs.

A *Guaraci* obéissent entre autres :

Guirapourou (oiseau talisman), protecteur des oiseaux ;

Ouaouiara, à qui sont confiés les poissons;

Anhanga, qui protège la chasse des champs;

Cahapara, qui protège la chasse du bois.

A *Jaci* sont dévoués :

Saci-Céréré ;

Mboïtata (serpent de feu), qui protège les champs;

Ouroutàs (oiseau phantastique);

Couroupira protège les forêts.

A *Rouda*, qui avait sous ses ordres un serpent chargé de reconnaître la virginité des jeunes filles étaient soumis :

Caïré (pleine lune)
Catiti (nouvelle lune)
} qui avaient pour mission d'éveiller des souvenirs (saudades) chez l'amant absent.

Rouda est un guerrier qui habite les nuages. Il éveille l'amour et alimente le regret dans l'absence.

Les jeunes filles indigènes invoquaient *Peroudà*, au coucher du soleil ou de la lune, à l'heure de la tristesse :

« O *Rouda*, toi qui es aux cieux, et qui aime les pluies... fais donc qu'*il* se souvienne de moi ce soir, quand le soleil disparaîtra à l'Occident. »

« Nouvelle lune, ô nouvelle lune ! insuffle en... mon souvenir; me voici en ta présence ; fais en sorte que moi seule j'emplisse son cœur. »

5. Ils croyaient en des esprits supérieurs qui les précédaient dans leurs marches, leur évitant les périls, détournant les accidents, les guidant : c'était le *Macachera*.

Les *Manitôs*, esprits secondaires, protègent également l'homme; chaque sauvage a son *Manitô*.

Le *Couroupira*, protecteur des forêts, produit des mirages, des illusions, obsédant ceux qui prétendent, inutilement, détruire les bois.

6. *Jouroupari* tenaillait perversement l'indigène dans des cauchemars atroces.

Incubes et *Succubes* étaient envoyés aux misérables mortels, les réduisant, les fascinant.

Ephialtes serraient le cou aux enfants et aux adultes, les plongeant dans l'anxiété.

C'étaient des *illusions* de périls éminents, d'horribles abîmes; ils ne pouvaient crier, la voix et les mouvements étant paralysés.

7. Ils évitaient les maléfices en portant au cou des fétiches bizarres : des os de carnassiers, des araignées séchées, des crapauds, ou encore des minéraux et des végétaux.

Les *Toupinambâs* avaient de grands sorciers qui communiquaient avec les esprits; ils *lançaient la mort*, agissaient à distance, terrifiant la *victime*, l'hallucinant, la mortifiant. Ils dominaient les *génies*; ils connaissaient des formules d'enchantement, des mots kabbalistiques qui retenaient les esprits; ils transportaient des objets à de grandes distances, les faisant s'élever dans l'espace, magiquement, retournant ensuite au point de départ.

8. S'il y avait des sorciers, il y avait aussi des *guérisseurs* et des exorciseurs; le sorcier et le guérisseur d'ordinaire se réunissaient en un même individu.

Cette confusion de sacerdoces, dans lesquels les traditions les plus pures allaient s'engloutir dans le tourbillon de la Goétie, venait peut-être du rapprochement et du mélange des races d'origines différentes, et dont les lois traditionnelles déclinaient des tendances primitives.

Les conquérants portugais, ne se donnant pas la peine d'observer patiemment la civilisation aborigène, mélangèrent les croyances les plus contraires, les sacerdoces les plus antagonistes. Aux guérisseurs, aux sorciers, aux magistes et aux goèces, ils donnèrent indistinctement le nom de *pagès* ou *piagas*.

Le *Pagè* était le sacerdote, l'interprète, l'intermédiaire entre le naturel et l'hypernaturel.

Il vivait dans des cabanes cachées, dans le creux des arbres ou dans des cavernes, du voisinage des

quelles n'aurait pas approché le guerrier le plus téméraire.

Les *pagès* s'imposaient les privations les plus cruelles; austères et mystérieux, ils veillaient des nuits entières dans un silence absolu. Ils se livraient à la méditation prolongée, à la macération, au jeûne, se rendant ainsi excessivement nerveux et d'une étrange sensibilité.

On en comptait trois catégories : celle des *pagès angaïbas*, qui guérissaient par la succion; celle des *pagès* proprement dits, qui donnaient la mort en pratiquant la goétie; enfin, celle des *Taraïbebés*, sacerdotes qui parcouraient le pays, visitant les *tabes*.

Ils interprétaient le chant des oiseaux et principalement celui de l'*acaouan*.

Le *tamaraka*, une fois *préparé* par le pagè, devenait *révélateur* et était employé dans des cérémonies spéciales et singulières.

Ils se servaient de *femmes-sujets*, les conduisant à la lucidité des somnambules ou à l'extase. Dans cet état, elles prédisaient l'avenir.

Ils employaient des philtres, des drogues, des breuvages; ils connaissaient les propriétés thérapeutiques des végétaux et disposaient de rituel kabbalistique.

C'étaient en même temps des devins et des prophètes, des médecins et des voyants, exerçant une puissante influence dans les tribus.

9. Les aborigènes les consultaient dans leurs maladies, dans l'explication de leurs songes, dans la confection des amulettes et des talismans; ils allaient leur demander les philtres secrets qui donnaient aux vivants la faculté de s'élever à la demeure des morts, dans des songes longs, lucides et mystérieux.

Les grands actes de la vie étaient déterminés par les songes. Ils ne partaient pas en guerre, ils n'allaient ni à la chasse, ni à la pêche, ni en excursions, ils ne changeaient même pas de *tabe* sans être avisés par un songe.

Quelques-unes de leurs solennités ne se réalisaient que d'après la sanction divine, reçue en songe.

Les esprits, intermédiaires entre *Monan* et l'indigène, lui transmettaient la volonté suprême, et le pagè la lui expliquait.

10. Leurs oracles étaient obtenus de différentes manières.

« Quelques-uns se servaient d'une cabasse, figurant une tête humaine avec des cheveux, des oreilles, un nez, des yeux, une bouche; ils l'enfilaient sur une flèche qui jouait le rôle de cou, et, quand ils voulaient rendre leurs oracles, ils faisaient à l'intérieur de la cabasse une fumée épaisse, à l'aide de feuilles sèches de tabac brûlées; cette fumée qui sortait par les yeux, les oreilles et la bouche de la feinte tête, ils la respiraient jusqu'à en être étourdis... » (*Simon de Vasconcelles*, chroniste du seizième siècle.) C'est dans cet état qu'ils prophétisaient.

11. Les indigènes de l'Amazone se servaient de talismans et d'amulettes de pierres vertes, rappelant le *chalchihuitl* des Aztèques.

Les *Toupinambas* les portaient à la lèvre inférieure, trouée à cet effet.

Les talismans et les amulettes étaient *vitalisés* par les pagès ou plutôt par les *Caraïbebés*, qui les consacraient pendant les cérémonies d'un rite connu d'eux seuls.

12. Le *cercle magique*, une des pratiques les plus puissantes et les plus antiques de l'Initiation, employé en Egypte, en Chaldée et en Grèce, — employé dans les solennités maçonniques et dans celles de l'Eglise catholique, — était connu de quelques tribus, qui l'avaient apporté des époques extinctes, qui sait même, des centres d'initiation de la Lémurie ou de l'Atlantide.

Ils avaient coutume de se réunir à plus de mille guerriers, bizarrement ornés, mis en cercle, tous debout, étroitement unis les uns aux autres. Ils formaient quelquefois deux, trois, ou davantage encore de cercles concentriques, ayant au milieu d'eux le pagè et deux vieillards avec *marakas*.

La ronde commençait, frénétique; quelques-uns d'entre eux tombaient évanouis, les *caraïbes*, aspirant la fumée de longues pipes, enfumaient les guerriers.

Les rites avaient différents motifs, rappelant bien souvent, à la lumière fantastique des torches, les *sabbats* kabbalistiques du moyen âge.

Quelquefois, ils avaient pour but de donner aux guerriers l'*Esprit de force*; ils avaient lieu alors le *jour des morts*, et on y invoquait ces derniers dans la solennité sacrée : *Toucanaïca*.

13. La connaissance des pratiques magnétiques était générale entre les sacerdotes ; les pagès employent encore aujourd'hui l'insufflation, comme agent thérapeutique.

Ils produisaient des phénomènes surprenants par l'emploi de certains végétaux, de propriétés secrètes.

14. Quelques plantes jouissaient de vertus miraculeuses.

Le *coumaca* était le fétiche de la liberté. Quand un guerrier était fait prisonnier, quelque forts que fussent les liens, ils croyaient aveuglément que, en insufflant sur les cordes, le *coumaça* pulvérisé, les nœuds se défaisaient, et le prisonnier était libre.

Le *taja* était le fétiche des pêcheurs; il possédait le don d'attirer les poissons.

15. La théogonie était enrichie par des mythes célestes : bien des constellations reçurent des noms particuliers.

L'étoile du matin (Vénus) s'appelait *Pira-panem,* le pilote du matin.

Entre les constellations on distinguait :

Ouegnonmoren (le crabe);

Issaten (un oiseau);

Conomi manipoéré ouaré (le garçon qui mange du *manipoé*);

Iandouten (l'autruche blanche);

Touïaoué (le vieillard);

Tapiti (la lièvre);

Gnopouéron (la four à manioc);

Jagouaré (le tigre, le *grand chien*).

L'agriculture, qu'ils commençaient à pratiquer, les portait à la contemplation de la Nature, à l'observation des phénomènes météorologiques et astronomiques. Ils notaient l'influence des astres et la position des signes du Zodiaque à l'époque des plantations et de la moisson.

De là les traditions astrologiques renaissaient, et on étudiait l'influence des astres lors des naissances, ayant la foi profonde que chaque être possédait un astre gardien.

16. Ils avaient des solennités funèbres, célébrées régulièrement; ils *momifiaient* quelques-uns de leurs morts, les conservant dans des vases (*igacabes*), dans des urnes représentant de bizarres formes d'animaux: le *jaboti*, le *tapir*, etc.

Il y avait des tribus qui, comme celles des *Arouaquis* et *Paraquis*, pratiquaient la crémation des corps, dont ils recueillaient les cendres dans des urnes appropriées.

Ils avaient des cimetières, où ils enterraient les morts dans les *tabes*.

Les *Toupinambas*, après les cérémonies du rite, oignaient le *cadaver* de leurs chefs de miel, les ornant ensuite de plumes; ils déposaient près de la sépulture les armes du guerrier, et pendant un temps indéterminé alimentaient un bûcher sur la fosse.

Ces usages variaient de tribu en tribu; cependant, chez toutes, on note le culte des morts.

Entre les cérémonies funèbres se détache celle de la *Touçanaïre,* de la tribu des *Tembés.*

17. Dans la poésie des *légendes,* les traditions se perpétuent, voilées dans le symbolisme des récits. Elles sont nombreuses, ces légendes, et quelques-unes d'entre elles sont adorables. Il sera peut-être opportun d'en rappeler quelques-unes qui, quoique la défigurant, affirment la tradition, et rapprochent de lointaines théogonies.

La *Légende de Mani,* une des plus belles, conserve la tradition de l'usage du manioc. *Mani* était fille de la fille d'un chef. Un jour, la jeune fille apparaît enceinte. Le père veut la tuer. Mais, dans un rêve, un *homme blanc* lui apparaît, qui le dissuade de ce crime, lui assurant que la jeune fille était *vierge.* Neuf mois plus tard naissait *Mani.* Elle fut précoce, parla de bonne heure. Les tribus voisines, attirées par le *prodige,* venaient à la *oca* (cabane) de *Mani.* Au bout d'un an, sans maladie et sans douleur, *Mani* mourut. On l'enterra dans sa propre cabane; peu de temps après, sur la fosse, une étrange plante germait. La terre se fendit. On la creusa; on crut reconnaître dans le *fruit* le corps de *Mani,* si blanc... On lui donna le nom de *Mani-oca* (d'où vient *manioc*).

« Cette légende renferme deux choses communes à toutes les religions asiatiques, affirme Couto de Magalhans : 1° attribuer à un dieu l'usage du pain; 2° la conception sans perdre la virginité. »

La légende appartient aux *Toupis* (conquérants) et fut conservée par la tradition orale qui la transmit à notre époque.

La *Légende du serpent Arara. Rouda* avait un serpent à son service. Les pères de famille avaient l'habitude de faire des dons au serpent *Arara,* qui habitait le lac *Joua,* afin de vérifier la virginité de leurs filles. Ils conduisaient la jeune fille dans un îlot, au milieu du lac, et faisaient leurs offrandes au serpent. Si la jeune fille était vierge, le serpent acceptait les dons qui lui étaient faits et parcourait le lac en chantant; si elle ne l'était pas, il dévorait la malheureuse créature.

Dans toutes les théogénies, il y a un serpent; la *Bible* fait du serpent le *tentateur*; l'aborigène brésilien lui offrait des *fruits.*

La *Légende de la Mère d'eau* est une des plus belles et des plus gracieuses. *La Mère d'eau* habitait le lit des rivières, dans des palais enchantés. Comme les *Sirènes,* elle apparaissait avec un attrait et une séduction irrésistibles; comme les *Naïades,* elle était le génie des rivières et des sources.

18. De ce qu'on vient de lire, on constate que les traditions les plus éloignées de l'indigène brésilien nous ont été transmises oralement. Ils affirment l'immortalité de l'âme; ils évoquent les morts; ils connaissent le cercle magique; ils emploient les amulettes et les talismans; ils appliquent la thérapeutique occulte.

A l'époque de la découverte ils ne possédaient peut-être plus une classe sacerdotale; cependant les *Caraïbes* sont quelque indice du sacerdoce éteint...

Qui sait si les *Caraïbebés* n'étaient pas des envoyés du Mexique, du Pérou, ou des Mouysces ?

En dehors des *Caraïbes*, il y avait les *Pagès* (en même temps, devins, sorciers et guérisseurs) et les *Piagas*, peut-être des postulants.

Ils connaissaient diverses branches de l'occultisme : l'astrologie, la magie, dont quelques pâles traits apparaissent dans les récits des premiers chroniqueurs, presque toujours hostiles à l'aborigène, quand il s'agissait de retracer ses croyances, ses mythes et ses sentiments...

L'étude de l'indigène, dans ses lignes particulières, est à faire. De ces investigations sévères et consciencieuses, — scientifiquement orientées, — le sauvage en surgira moins *sauvage*.

Coritiba (*Brésil*).
(*L'Initiation.*) DARIO VELLOZO.

Les prophéties d'un paysan serbe

M. Chedo Mijatovitch, ancien ministre de Serbie à Londres, a publié, dans une feuille hebdomadaire anglaise, un article sur « la fin de la dynastie des Obrenovitch ». Dans cet article, le diplomate serbe raconte l'histoire suivante :

Un paysan nommé Mata, originaire du village de Kromna, était arrivé le 29 mai (vieux style) 1868 dans la ville d'Ujitza, en courant et en criant que l'on assassinait le prince Michel III Obrenovitch. Et, en effet, le prince Michel fut assassiné ce même jour dans le parc de Topchidar.

Le soir, lorsque la nouvelle de l'assassinat fut connue officiellement à Ujitza, le préfet de la ville fit appeler le paysan Mata et le soumit à un sévère interrogatoire. Mais il se convainquit bientôt que nul rapport n'avait jamais existé entre les conjurés de Belgrade et le paysan de Kromna. En revanche, le préfet apprit que Mata était un individu fort étrange, souvent sujet à des visions et sachant voir dans l'avenir. Il demanda donc à Mata de lui prédire l'avenir de la Serbie et ordonna à son secrétaire d'inscrire tout ce que Mata dirait à ce sujet.

Or, il paraît, d'après M. Mijatovitch, que Mata avait prédit, très exactement, les actes principaux du règne des rois Milan et Alexandre Obrenovitch, y compris les faits importants concernant leur vie privée.

Bien plus, Mata aurait aussi prévu l'avènement de Pierre Karageorgevitch. Il aurait même ajouté, à ce sujet, ce qui suit :

« Il règnera trois ans ; après quoi, lui *aussi* disparaîtra. Une armée étrangère envahira alors le pays et le peuple souffrira beaucoup. Enfin, un homme sortira du peuple qui chassera les étrangers, réunira sous sa domination tous les Serbes et inaugurera une époque heureuse dans l'histoire du pays. »

Telle est l'histoire de la prophétie de Mata, que M. Mijatovich a entendu raconter au Konack (palais) de Belgrade en présence du prince Milan par quelqu'un qui prétendait avoir lu le procès-verbal que le préfet d'Ujitza avait fait dresser au moment de son entrevue avec Mata.

Et M. Mijanovitch raconte encore les faits suivants :

Le 19 février (vieux style) 1889, Milan, à ce moment déjà roi, déclara à ses ministres réunis qu'il abdiquerait le jour anniversaire de l'élévation de la Serbie au rang de royaume. Deux heures durant, les ministres, dont M. Mijatovitch, s'efforcèrent de faire revenir le roi sur sa décision ; mais Milan tint bon et dit aux ministres : « Votre obstination ne m'étonne pas. Mais ce qui m'étonne, c'est la furie que manifeste Mijatovitch : il sait pourtant que je dois abdiquer ! »

Les collègues de M. Mijatovitch lui demandèrent ensuite de leur expliquer pourquoi, sachant que le roi était sur le point d'abdiquer, il n'en avait soufflé mot à ses collègues du cabinet.

M. Mijatovitch leur répondit, en leur disant que le roi et lui avaient, il y a des années, entendu en même temps le récit des prophéties de Mata qui avait dit que Milan abdiquerait et quitterait le pays. Certains ministres traitèrent ce récit de plaisanterie. Mais le président du conseil Chroticht confirma les dires de son collègue. M. Chrotitch était ministre de l'Intérieur au moment de l'assassinat du prince Michel. Il avait lu lui-même le rapport du préfet d'Ujitza sur les prédictions du paysan de Kromna et avait lui-même ordonné de joindre ce rapport aux documents secrets.

La reine Draga connaissait également ces prophéties et elle s'en est entretenue quelques jours avant sa mort.

UN PHÉNOMÈNE DE TÉLÉPATHIE

Il s'est produit lors de la fin tragique du malheureux lieutenant Gilmann, écrasé entre deux trains, à Argenteuil, le 20 juin dernier.

Il a été raconté à un mien ami, par un camarade du jeune officier :

« Rentré à Courbevoie, je passai, dit-il, le premier, devant la maison de l'infortuné lieutenant. Sa jeune femme, à laquelle personne n'avait encore appris le

malheur qui venait de la frapper, était sur le seuil, et paraissait la proie d'une nervosité extraordinaire. Emu, je passai rapidement, dans la crainte qu'elle ne me parlât ; mais plus loin, je m'arrêtai, et dissimulé, j'observai.

» D'autres camarades passèrent, la nervosité de la jeune femme parut grandir encore. Elle allait et venait, scrutant les ténèbres de la route.

» Le colonel parut enfin. Il avait assumé la pénible tâche d'apprendre à la malheureuse la mort de son mari.

» Mais il n'eut pas le temps de dire une parole. En proie à une crise d'effroyable désespoir, Mme Gilmann s'était précipitée vers lui, et clamait :

» N'entrez pas ! Mon mari est mort, je le sais. *A huit heures et demie, j'ai reçu un choc épouvantable, là, dans le dos.* Mon mari a été écrasé par un train, j'en suis sûre ! »

Or, c'était à huit heures et demie exactement, que le malheureux officier avait été tamponné.

Ce nouveau cas de télépathie méritait d'être signalé.

Mme Louis Maurecy.

Les remèdes de bonne femme

16 juin 1906.

Cher Monsieur,

Vous avez si souvent et à raison, par exemple à propos des essais de fégatothérapie du docteur Aurigo, préconisé l'étude des remèdes de bonne femme, que je crois rentrer dans vos vues en vous copiant la petite note suivante, prise dans une revue catholique :

« Un remède contre la fièvre typhoïde, qui paraît « très efficace, vient d'être découvert :

« On fait un grand cataplasme d'oignons crus, hachés, « écrasés ; on le place aux pieds du malade, de façon « qu'ils soient bien recouverts dessus et dessous. On « le retire au bout de sept à huit heures, et la fièvre « est conjurée.

« Plus de vingt guérisons ont été obtenues avec ce « rémède par un bon vieux curé philantrope, au grand « étonnement des médecins, qui ne pouvaient se « rendre compte de ce que la fièvre avait disparu « du « jour au lendemain ».

« Même résultat chez une fillette de quatre à cinq « ans, atteinte depuis plusieurs jours d'une ménin- « gite qu'aucun remède ne calmait.

« Peut-être le remède agirait-il vis-à-vis d'autres « fièvres malignes. Les intérêts en jeu invitent MM. « les docteurs à l'expérimenter. »

J'espère que vous trouverez cette communication digne d'être soumise aux lecteurs de l'*Echo*, et vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Baron de Novaye.

AU VÉSUVE

D'une intéressante lettre écrite par une religieuse de Saint-Vincent-de-Paul de Naples, témoin de l'épouvantable catastrophe, nous détachons le passage suivant :

« Voici ce qui est arrivé à Torre Annunziata : après cinq jours passés sous la cendre et souvent dans les ténèbres, nous ne pouvons plus craindre, car il s'est fait un miracle éclatant que j'ai eu le bonheur de constater moi-même quand j'y suis allée. Samedi, à minuit et demi, il y eut une explosion épouvantable : c'était la montagne entière qui éclatait ; cinq énormes bouches se sont ouvertes, tout à fait dans le bas du Vésuve, d'où sortaient cinq fleuves de lave incandescente se dirigeant sur la ville. Les grands arbres disparaissaient comme des allumettes et les digues faisaient un craquement que l'on entendait au loin pendant que le feu les détruisait.

« A une heure du matin, les troupes donnèrent ordre aux 30.000 habitants d'évacuer la ville sans perdre de temps et de fermer leurs portes à clé, sans penser à emporter leurs meubles, parce qu'il n'y avait ni le temps, ni la possibilité de le faire. Les masses coulantes avançaient de sept mètres par minute. Seules, nos Sœurs de l'hôpital restèrent avec ceux de leurs malades qu'on ne pouvait transporter : l'hôpital se trouvant plus élevé n'était pas aussi menacé que le reste de la ville, ce qui n'empêche pas que nos Sœurs ont fait preuve d'un grand courage en y restant, et leur confiance a été récompensée par le miracle que nous allons rapporter :

« C'était un spectacle grandiose que de voir ces énormes masses incandescentes, dont une avait cent mètres de largeur, qui coulaient, bondissaient, détruisaient, faisaient vibrer les fenêtres, secouaient les maisons avec un bruit de tonnerre. Les marins et les soldats qui étaient restés sont allés chez le curé lui demander le tableau de Notre-Dame des-Neiges qui les avait protégés par le passé. Ils l'ont porté avec une foi vraiment admirable au fleuve de feu le plus rapproché qui menaçait le cimetière. Ils priaient comme seuls les Napolitains osent le faire, en menaçant, à peu près en ces termes : « *Oh ! mamma mia della Neve, ascolti i tuoi figli, faccia fermare la lava, oppure noi fuggiamo e ti lasciamo cui a brueciare !* »

« Et la Sainte Vierge ne leur en a pas voulu, mais, comme toujours, elle s'est montrée bonne aux simples et aux pauvres d'esprit. Tout de suite, la lave, qui descendait la pente rapidement, a tourné à gauche pour remonter la montagne, absolument à angle droit : 100 mètres de largeur s'arrêtant finalement à 400 mètres de l'angle.

« On porte successivement la Sainte Vierge aux autres fleuves de lave qui ont été arrêtés tout court, sans tourner.

« C'est un miracle imprimé pour toujours sur les rochers de Torre Annunziata que personne ne pourra démentir. Dimanche, dans l'après-midi, des milliers d'Anglais et autres sont allés voir cette étrange déviation de la nature. Seront-ils convertis pour cela ? Dieu le veuille ! La joie de ce pauvre peuple, son enthousiasme, sa foi si naïve et si forte tout à la fois font du bien à l'âme.

« Un général, qui accompagnait les soldats, a été si impressionné qu'il a ôté l'anneau qu'il portait pour le mettre au bras de la Sainte Vierge, car ce tableau est un bas-relief en stuc. Les journaux vous auront renseigné sur tout le reste, mais malheureusement ils se sont tus sur ce miracle éclatant. »

EXPÉRIENCES
D'ATTRACTION A DISTANCE
SANS PAROLES NI CONTACT
SUR DES SUJETS A L'ÉTAT DE VEILLE

A vrai dire, ce compte rendu devrait plutôt porter le titre : *Attraction du fluide dit magnétique sur des sujets à l'état de veille : 1° Sans contact ou à distance et sans paroles ; 2° Avec contact et sans paroles.* Cependant, comme je veux faire ressortir surtout ce fait que je peux influencer mes sujets (qui peuvent être quelconques) à distance et sans les endormir, à l'aide du seul fluide magnétique dirigé par la volonté, j'ai adopté de préférence le genre de division indiqué plus haut ; et la forme de titres qui attire davantage l'attention.

Il y a à peu près un an je me trouvais seul avec Mlle T..., jeune personne très nerveuse (peut-être hystérique, je n'en sais rien), âgée de vingt-sept ans. Depuis assez longtemps déjà nous avions essayé, en famille, à nos soirées d'hiver, de petites expériences très intéressantes avec contact et dont je parlerai à la fin de cet article. — Comme l'occasion s'y prêtait, l'idée me vint d'essayer une nouvelle expérience avec contact : c'était de faire écrire Mlle T..., en lui appliquant les mains sur les omoplates. Cela me rappelait, d'assez loin, les médiums écrivains. Je réussis à lui faire former quelques lettres, même un mot assez difficile. Presque immédiatement je fus saisi par un coup *d'intuition*, et je lui dis : « Mademoiselle, placez-vous là ; au milieu de la chambre ; et soyez attentive ; fermez les yeux et dites-moi ce que vous éprouvez. » Au bout de quelques secondes elle me dit : « Je sens que mon bras gauche se lève, comme quand vous m'appuyez sur les omoplates. » J'étais en effet placé à 1 mètre environ derrière elle, et, concentrant ma volonté sur l'idée de lui faire lever son bras gauche, je faisais en même temps le geste de lui lever le bras avec la main droite à peu près comme si sa main eût été attachée à un fil invisible que j'eusse tiré en levant ma main lentement.

Il ne m'en fallut pas davantage : ma joie était au comble à cette découverte. « Soyez encore attentive », lui dis-je (elle est toujours éveillée, je ne l'ai jamais hypnotisée), et me plaçant en face d'elle à un peu plus d'un mètre, je concentre ma volonté sur l'idée de lui faire joindre les mains comme dans un geste de prière. Aussitôt, je décris le mouvement que je voulais lui faire exécuter, et ses mains, après un frémissement (très visible) dans les bras, se rejoignent. Alors je lui dis : « Ouvrez les yeux. » Elle fut fort étonnée de me voir dans une attitude semblable à la sienne. C'était parfait ! De nouveau je lui recommande de fermer les yeux et je lui dis : « Soyez bien attentive ; si vous sentez le *fluide* vous pousser : reculez ; vous attirer : avancez ; mais, ne marchez qu'autant que vous vous sentirez sous l'influence, sans jamais vous inquiéter de quoi il s'agit (c'est la condition nécessaire pour le succès, avec n'importe quelle personne intelligente). » Après cette préparation de mon sujet, je me mets dans un coin obscur de la chambre, à trois ou quatre mètres plus loin. Je concentre ma pensée sur le désir qu'elle vienne à moi, tout en faisant absolument comme le docteur d'Ardenne pour sa malade hypnotisée, c'est-à-dire en faisant, avec les mains jointes à la hauteur de sa tête et dans le geste de l'imposition, des mouvements d'attraction vers moi ; puis en écartant les mains de chaque côté à la hauteur des épaules en faisant le mouvement des doigts pour attirer, comme on ferait sur l'eau pour attirer à soi un objet qui ballotte à distance. Elle commence alors par être penchée fortement en avant, puis s'avance par à-coups et finit, au bout d'une minute tout au plus, par être dans l'endroit où je l'attirais. Alors, par voie de déduction logique, je la faisais aller d'un point à un autre de la chambre, elle fermait les yeux et moi la faisant avancer à l'aide

d'un mouvement de la main droite, sans la toucher et placé à plusieurs mètres en avant ou en arrière. Je la faisais ainsi s'incliner en avant, en arrière, venir à moi, reculer ; je la faisais tomber à genoux en lui plaçant les mains de la manière décrite ci-dessus à dix centimètres au-dessus de sa tête ; alors elle sentait comme un poids formidable qui pesait sur elle et la forçait de plier les genoux. Je l'envoyais, par la pensée, chercher des objets qu'elle ne voyait pas, en me servant toujours de mes gestes dont elle ne pouvait se rendre compte non plus, ayant les yeux fermés.

Fait pour moi extraordinaire, j'arrivais à la faire manœuvrer sans la voir, à travers un mur, l'imagination seule me guidait ; et, chose à noter, chaque fois que, par l'imagination, je la perdais de vue, mon influence cessait et elle me criait : « Je ne sens plus rien. » — La règle est, on ne l'a pas oublié, qu'elle ne doit se mouvoir que si elle se sent poussée par un fluide qui va de moi à elle et que l'habitude lui fait de mieux en mieux distinguer. Je voulais dans la présente expérience la faire venir à moi dans l'autre salle où je me tenais caché. Elle vint en effet. Elle a mis, il me faut l'avouer, au moins trois ou quatre minutes pour exécuter son trajet ; mais enfin elle est venue tout droit (ne sachant pas où j'étais) poussée seulement par l'action que j'exerçais. Un mur épais se trouvait entre nous deux ; de plus, elle avait deux portes à passer (elles étaient ouvertes) et elle avait les yeux fermés.

Je puis certifier qu'elle a toujours gardé scrupuleusement ses yeux fermés ; du reste, ces sortes d'expériences lui plaisent autant qu'à moi. Elle n'a certainement pas triché. Je le répète, je ne lui avais pas même fait entrevoir ce que je voulais. Ces expériences je les ai renouvelées par devant témoins et si vous avez besoin de témoignages, je puis vous en fournir.

Voici pour mes attractions sans paroles ni contact. Mon sujet Mlle T... est éveillé ou à l'état de veille ; je ne l'ai jamais endormi, il est très nerveux, très intelligent, très attentif à reconnaître le fluide, car je dirais comme le Dr d'Ardenne (j'avais l'idée de vous envoyer le présent article quand le sien a paru) : Je me suis convaincu par moi-même que *quelque chose sort* des *mains* et des *yeux* et va affecter le sujet. La preuve, la voici : d'abord, le sujet peut être *quelconque*, *homme* ou *femme*, que l'on prend *hic et nunc* (cependant les jeunes personnes du sexe et les plus nerveuses sont *préférables* et celles-là absolument sûres). Ensuite, il faut que le sujet soit *intelligent* (c'est mieux), bien *éveillé* et *attentif* à sentir le fluide que je lui envoie et qui doit le faire agir sans savoir de quoi il s'agit. Dès que le sujet veut réfléchir, il s'auto-suggestionne et se trompe. Le sujet est une machine *flasque*, à l'état *passif* (neutre, pour ainsi dire) entre mes mains et (l'expression n'est pas trop forte) je rentre dans ses membres par mon fluide et il n'est plus alors que le prolongement de mon être. Pour bien réussir il faut avoir grande confiance en soi, et préparer son sujet d'après les quelques indications que je viens de donner. On ne fera jamais manœuvrer un sujet contre son gré par exemple.

(*A suivre.*) PAX.

LES

Prédictions de l'OLD MOORE

JUILLET 1906

La gravure de tête représente des pompiers éteignant un monceau de papiers enflammés. Des flammes surgissent, des individus qui s'enfuient. En face est un phonographe du pavillon duquel s'échappent des diablotins.

Voici les prédictions :

Le dessin de ce mois paraît plutôt difficile à comprendre. Nous remarquons d'énergiques pompiers occupés à lancer de l'eau sur les flammes de ce qui paraît ressembler beaucoup à de la littérature. Le gramophone aussi joue son rôle en l'affaire, et nous remarquons le malin esprit du journalisme jaillissant de son embouchure.

Tout ceci montre qu'il y aura une grande effervescence dans les journaux et revues.

Depuis longtemps on sait que le grand danger qu'ait à combattre la France est l'absinthe — le péril vert — cause de l'effroyable accroissement de la folie et des crimes.

Vers cette époque, les plus célèbres médecins de Paris se réuniront et rédigeront un rapport dans le but de mettre un terme, dans la mesure du possible, à l'usage de cette pernicieuse mixture.

L'Angleterre, aussi, devra tenir compte de cette leçon, car on remarquera une rapide augmentation dans la consommation de l'absinthe, plus particulièrement à Londres.

Il est probable qu'il sera sérieusement question de l'état de la marine britannique et de la question importante et vitale de l'efficacité de nos canons lourds.

Ç'a toujours été une habitude chez nous de critiquer les actes de l'Amirauté. Le prophète est fier de prédire que jamais dans les annales de notre histoire la marine anglaise n'aura été aussi prête à toute éventualité, de quelque côté que puisse venir une menace.

Old Moore craint que vers le milieu de ce mois, des nouvelles ne nous parviennent d'un grave accident dans un train se dirigeant vers le Nord ; la cause de cet accident sera, selon toutes probabilités, un glissement de terrain.

Le chiffre des morts sera faible ; mais celui des blessés considérable.

Le temps en juillet sera orageux, avec de violentes ondées.

ÇA ET LA

Dédoublement de la personnalité.

Le révérend Brown, récemment disparu de Londres, a été retrouvé dans une petite ville de l'Amérique du Sud, où il était établi en qualité d'épicier. Il a complètement oublié son premier état. Soumis par un médecin à des expériences d'hypnotisme, il déclara pourtant un jour dans son sommeil qu'il habitait autrefois Londres, qu'il était un jour sorti se promener avec la ferme volonté de rentrer déjeuner, et que sous l'impulsion d'un démon mystérieux, il s'était embarqué pour l'Amérique. Revenu à l'état normal, l'épicier ecclésiastique avait perdu de nouveau tout souvenir de sa condition première.

Le nombre 13.

Dans aucune partie de l'Europe occidentale, la superstition ne prévaut autant qu'en Autriche-Hongrie.

Tout récemment, le bureau du chambellan fit changer le numéro de la loge 13 au Grand-Opéra et au Théâtre Impérial de la Cour en 12 A, le public se plaignant de prendre p'ace dans une loge dont le numéro porte malheur. De plus, personne ne voulait louer la loge au numéro fatidique.

Mais où la superstition paraît atteindre son « summum », c'est en médecine. Le docteur Heinrich Güin, parlant à l'Exposition de santé, a déclaré que la superstition était une menace pour la santé publique.

Pas un hôpital ne possède une chambre ayant ce numéro, parce qu'elle ne sera jamais occupée. Bien rares sont les Hongrois qui consentent à se faire opérer un 13. Le vendredi jouit de la même défaveur à Carlsbad, à Marienbad comme dans les autres stations pour malades : personne ne veut commencer sa cure un vendredi.

Le trust des sorcières

De M. J. Claretie, dans le *Temps* :

Les nouvelles mœurs, l'américanisme et l' « américanisation », si je puis dire, sont tels que dans le domaine même du mystère tout se transforme et devient étrangement pratique. Croira-t-on que le sabbat lui-même subit la loi du progrès? On a découvert en Italie, dans les Pouilles, près de Bari ou de Barletta, une association, un trust, puisqu'il faut dire le mot, un trust de sorcières.

De sorcières! Parfaitement. Les sorcières italiennes se sont entendues, comme les directeurs de théâtre américains, pour opérer en commun et faire des miracles. Ces sorcières avaient leurs statuts et publiaient leurs programmes : elles promettaient de sauver ou de ruiner, à leur gré, les personnes, de réconcilier ou de brouiller les ménages, de faire réussir ou échouer à volonté les mariages, de guérir les malades (rien de plus simple), de découvrir les auteurs des vols ou des assassinats et de faire, au besoin, sortir de prison les assassins et les voleurs. Ce trust de sorcières tenait tout ce qui concerne l'état de sorcier : enchantements, maléfices, prospérité des moissons et des vignes, remèdes contre la gale et la grêle, fin des querelles et des coups de couteau, ou, comme on voudra, coups de couteau et coups de canif. Et le trust prospérait, solidement établi sur l'éternelle bêtise humaine.

O civilisation ! Les sorcières avaient leur bureau, une présidente et des vice-présidentes. Elles n'allaient pas au sabbat sur un balai. Elles discutaient les intérêts du trust. Elles rendaient compte des opérations faites avec les clients. Elles se donnaient l'une à l'autre la parole : « Vous avez la parole, Giannina !... » Ces sorcières devaient même avoir, pour couper court aux discussioas, une sonnette. Jacques Callot revenant au monde eût été stupéfait de retrouver un parlement au petit pied (un pied non fourchu) là où il avait laissé une cohue pittoresque. Le trust des sorcières ! Le titre dit tout et caractérise une époque. Le romantisme tourne à l'opérette. La symphonie fantastique de Berlioz devient un galop d'Offenbach.

Et voilà, pour compléter l'aventure et la terminer, que les carabiniers s'en sont mêlés. C'est dommage. Ils ne sont pas arrivés trop tard. Ils ont arrêté vingt et une sorcières, dont plus d'une ne ressemble pas à un Goya, au contraire, et ils ont saisi tout l'attirail, les *accessoires* de la grande comédie du trust, des herbes magiques, des ongles d'hommes et d'animaux, — de ces ongles dont on faisait avaler la poussière à ceux ou celles qui voulaient être aimés, — des boucles de cheveux, des tarots, des rubans, des lambeaux de soie, des citrons couronnés d'épingles figurant la victime qu'il fallait piquer au cœur, toute la défroque de la superstition et du « grand jeu » de la bêtise universelle.

Impression lumineuse ressentie par la mère de Mistral.

« Je tiens à consigner ici, dit le grand félibre, un fait très singulier d'intuition maternelle. J'avais donné à ma mère un exemplaire de *Mireille*, mais sans lui avoir parlé du jugement de Lamartine, que je ne connaissais pas encore. A la fin de la journée, quand je crus qu'elle avait pris connaissance de l'œuvre, je lui demandai ce qu'elle en pensait et elle me répondit, profondément émue :

— Il m'est arrivé, en ouvrant ton livre, une chose bien étrange : un éclat de lumière, pareil à une étoile, m'a éblouie sur le coup, et j'ai dû renvoyer la lecture à plus tard !

« Qu'on en pense ce qu'on voudra ; j'ai toujours cru que cette vision de la bonne et sainte femme était un signe très réel de l'influx de sainte Estelle, autrement dit de l'étoile qui avait présidé à la fondation du Félibrige. »

(*Annales politiques et littéraires*, 17 juin 1906.)

A TRAVERS LES REVUES

LA POUDRE MYSTÉRIEUSE

Un officier anglais retraité qui avait longtemps servi dans l'Inde et qui habite actuellement Bradford, possède le secret d'une poudre mystérieuse qui a pour effet, quand on la brûle, de donner des visions aux personnes qui regardent sa fumée.

Des chimistes qui ont examiné cet étrange produit croient qu'il est composé de bois de sandal ou de bois de cèdre, auquel on a ajouté de l'huile de sandal et d'autres matières inconnues.

La poudre paraît être aussi puissamment magnétisée ; car, lorsqu'on la prend dans sa main, on éprouve

des effets d'hypnotisme bien caractérisés. Certaines personnes nerveuses tombent même en transes.

Elle produit une flamme qui brûle en forme de coupe, puis s'élève peu à peu dans l'air où elle finit par se perdre. Enfin, la masse dégage une épaisse fumée.

Une collaboratrice du *Light* a fait une expérience avec cette poudre, et voici comment elle en rend compte.

Mon fils et moi nous l'essayâmes d'abord dans la demi-obscurité, en nous tenant à une certaine distance, de façon à respirer le moins possible de la fumée, et en comparant nos impressions ensuite, nous nous aperçumes que nous avions éprouvé d'abord la même sensation, comme si notre cerveau était *nettoyé* — en ce qui me concerne il me sembla que mon cerveau était plongé dans un bain d'eau fraîche — tandis que l'un et l'autre nous sentions un léger mal de tête, *hors* de la tête.

Pendant quelques minutes nous ne vîmes rien; puis mon fils vit un petit temple en pierre, semblable à ceux que l'on trouve dans le sud de l'Inde. Il se dressait sur le versant d'une colline; devant s'étendait une prairie d'herbes drues comme celles où se plaisent les tigres, et derrière, une jongle épaisse.

A l'intérieur on ne voyait aucun meuble, à l'exception de quelques bancs de bois, et sur le sol étaient assis plusieurs Chinois pansus, enveloppés de robes moirées, brodées d'emblèmes chinois en bleu.

Cette vision semblait d'autant plus étrange que le temple était évidemment dans l'Inde

Pendant que mon fils voyait cela, je lui parus debout, sur les marches d'une autre partie du temple, et juste en face de moi, avec une intensité de vie extraordinaire, était un prêtre chinois vêtu d'une robe jaune foncé.

Il était accroupi sur le sol près d'un brasier de houille ardente, à sa gauche, tandis que, à terre, à sa droite, se trouvait une magnifique boîte faite d'ivoire et de bois de sandal avec une incrustation de couleur foncée courant autour du couvercle.

Le prêtre l'ouvrit et en retira un petit rouleau noir où étaient imprimés des caractères d'or. Il tint un instant ce rouleau au-dessus du brasier brûlant; alors, d'un des bouts, tomba dans sa main une magnifique émeraude; il la garda un moment, l'exposant à la pleine lumière du brasier; puis il étendit vers moi sa main ouverte avec la pierre dedans.

A ce moment, la fumée se dissipa et la vision s'évanouit.

Ce qui me frappa, c'est que la vision me parut aussi réelle que si j'étais à ce moment même dans le temple.

Quelques jours après, j'essayai à nouveau la poudre en pleine obscurité, vers onze heures du soir. Le gaz de la chambre fût baissé autant que possible avant que la composition ne fût allumée. Cette fois je n'éprouvai aucune sensation physique; mais, quand la fumée s'éleva, je me trouvais encore dans un temple, cette fois en Grèce.

L'intérieur était construit d'une pierre verdâtre ressemblant à du jade ou du marbre et des colonnes admirablement sculptées supportaient le toit. L'ensemble me rappela la chapelle de Roslin. Au milieu du temple était une citerne d'eau profonde de quelques pieds et plus longue que large. Plusieurs poissons d'or ayant toutes les apparences de la vie, y nageaient de la façon la plus naturelle.

Comme je l'examinais, un bras se projeta en face de moi, du mur de droite; il était drapé d'un vêtement sombre, et sur la main, d'une forme exquise, était une bague antique en or battu avec une grosse escarboucle au centre; et au milieu de l'escarboucle, inséré curieusement, était un brillant diamant.

Au bout de la nef, devant moi, était une sorte de cabinet (dans le genre de ceux dont se servent les médecins) fait d'une pierre plus sombre que le reste de l'édifice. Dans ce cabinet parut une bête hideuse, ressemblant assez à un chat noir, mais énorme, plus grand qu'un lion, avec de grands yeux ronds et une large boucle, éclairés, semblait-il, de l'intérieur, de flammes rouges.

Je sentis que j'étais dans une salle d'initiation et que cet animal était une forme astrale, placée comme gardien de la porte afin d'en éloigner ceux qui en seraient effrayés. Comme il s'agitait, se dressait et ouvrait d'une façon menaçante sa bouche et ses yeux vers moi, je le réprimandai, et aussitôt il s'évanouit.

De nouveau, la magnifique main fut projetée tout près de moi, aussi vivante en apparence que si elle était faite de chair et de sang.

Malheureusement, à ce moment, un bruit qui se fit dans la maison vint détourner mon attention, et la vision disparut peu à peu.

Ma chambre resta pleine de fumée toute la nuit, et je me suis servi plusieurs fois de cette poudre, soit en plein jour, soit dans l'obscurité ou la demi-obscurité. Toutes les fois, elle m'a donné des visions, sans provoquer chez moi aucun malaise.

Je suis certaine qu'elle produit le même effet sur toute personne chez qui les pouvoirs psychiques sont quelque peu développés.

LES LIVRES

Histoire de l'Astrologie, par VANKI. — 1 volume in-8° carré. — Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. — Prix : 5 francs.

Tout le monde connaît plus ou moins l'astrologie, cette science qui permet d'après l'examen des astres, au moment de la naissance d'un individu, d'établir quel sera son destin futur, mais peu nombreux sont ceux qui savent que cette science est peut-être la plus ancienne pratiquée dans le monde et connaissent le rôle important qu'elle a joué dans la vie des plus grands peuples, de l'antiquité : Babyloniens et Egyptiens.

Bien qu'astrologue, l'auteur a écrit cette histoire très impartialement, il a puisé ses documents aux sources les plus autorisées de la science officielle, son ouvrage comprend d'abord l'histoire de l'astrologie à toutes les époques, celle des astrologues célèbres depuis le VI[e] siècle avant notre ère, ensuite sont données une série de prédictions astrologiques célèbres, des anecdotes curieuses, ainsi que les polémiques engagées entre tous les savants et philosophes des diverses écoles, tant anciennes que modernes. La dernière partie contient un abrégé des théories astrologiques suffisant pour donner au lecteur une idée des bases sur lesquelles s'appuie l'astrologie.

L'ouvrage est à la fois scientifique et intéressant.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73